

du poète Eichendorff. Il rappelle que M. Georges Goyau, dans son ouvrage sur l'*Allemagne religieuse*, a fort bien montré que les grands romantiques allemands, après leur conversion au catholicisme, ont été les défenseurs éloquents de leur nouvelle protectrice.

Sous sa couverture, semblable à un drap mortuaire où flamboie le titre en rouge, *Morgen* continue chaque semaine à nous attrister par son pan-germanisme furieux. Littré avait déjà constaté (*la Philosophie positive*, 1875) qu'en Allemagne c'est chez les *démocrates* que l'on trouve le chauvinisme le plus étroit. *Morgen* ouvre ses colonnes au général von Bredow.

Das literarische Echo (1^{er} novembre) donne le portrait du poète Wilhelm von Scholz. M. Hans Franck consacre une étude très complète à ce disciple fervent de Liliencron et M. von Scholz s'analyse lui-même en quelques phrases subtiles. — Signalons des inédits de E.-T.-A. Hoffmann, avec de curieux dessins (15 novembre).

Deutsche Kunst und Dekoration, pour suivre l'exemple de la revue munichoise *Die Kunst*, a changé l'aspect de sa couverture. L'Allemagne abandonne peu à peu les arabesques de l'art nouveau pour revenir à des formes plus simples. On se contente maintenant, pour imprimer un titre, des initiales classiques les plus discrètes. De même les meubles et les objets usuels revêtent de nouveau des formes simples adaptées à leur usage. Le fascicule de novembre est presque exclusivement consacré à un portraitiste berlinois, Nicolas Pescheid, et aux architectes Campbell et Pullich.

Le *Monatsbericht des Wissenschaftlich-humanitaeren Komites*, que nous signalons ici de temps en temps depuis quelques années, s'est acquis une renommée mondiale par suite de la déposition de son directeur, le docteur Magnus Hirschfeld, au procès Moltke-Harden. Le cahier de novembre contient la déposition complète de M. Hirschfeld durant cette fameuse affaire. Les quotidiens n'en avaient donné qu'un résumé très imparfait.

Nous nous excusons encore de signaler ici, en fin d'article, *Floréal*, l'excellente revue luxembourgeoise. Dans la partie allemande de son numéro d'octobre nous remarquons des vers de Nicolas Welter, professeur de littérature allemande à l'Athénée de Luxembourg. L'Allemagne lui doit en grande partie la connaissance de nos Félibres. Ses ouvrages sur Mistral, sur Aubanel, sur Romanille ont eu un grand retentissement. Cet Austrasien accomplit la mission séculaire de sa race, qui est d'introduire dans les Germanies barbares les monuments de la civilisation latine. Mais, poète lui-même, il sait s'inspirer des grands exemples pour renouveler sur le mode provençal la poésie allemande. — Un roman de M. Eugène Forman, *Puckis Erdenfart*, paraît actuellement dans *Floréal*. C'est une satire du monde littéraire et nous y trouvons des vers français, parodie amusante du symbolisme d'il y a vingt ans, qu'eût pu signer notre Adorée Floupette.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

Deux jubilés littéraires : Léo Tolstoy ; Olga Tchioumina.

C'est avec une véritable tristesse que je me vois obligé de parler du jubilé, du 55^e anniversaire littéraire de L. Tolstoy.

Pensez à ce que serait un jour pareil dans un pays civilisé quelconque. L'y voyez-vous passé non seulement sans fête nationale, sans un hommage public, mais encore marqué d'un scandale ?

Je le répète, c'est avec un véritable tristesse — je ne dirai pas patrio-tique, le mot ne répond plus à l'idée — c'est avec un sentiment d'une véritable honte pour une certaine société dite civilisée, pour une cer-taine presse, que je signale la manière dont on a fêté en Russie le 55^e anniversaire de l'activité littéraire de Tolstoy.

Il n'y a eu de solennité nulle part en Russie, bien que les journaux aient signalé le jubilé à temps. Par contre, on a attaqué à main armée la propriété de Tolstoy. Quelques proches parents ont eu le mauvais goût et le manque de tact d'en saisir les autorités, et le scandale éclata.

Il s'est trouvé des journalistes et des grands journaux pour couvrir d'injures le patriarche des lettres russes, lui rappelant « qu'il avait cédé sa propriété à sa femme et sa famille pour pouvoir se dispenser de toute charité et de tout secours au prochain », on lui reprocha « son fils présomptueux et borné réactionnaire », etc. Des caricatures méchan-tes et imbéciles, conçues dans le même esprit, furent imprimées dans des journaux qui se targuent de « littérature » et de grand tirage... Ce fut une semaine d'orgie inconvenante et insolente. J'aurais com-pris, et tout le monde avec moi, une critique si sévère, si impi-toyable fût-elle, des idées philosophiques, sociales et politiques du grand écrivain. Dans le domaine des idées, des lettres, des arts, il n'y a pas, certes, de tzar. Et quelque grand que soit un écrivain, il prête le flanc à la critique et d'autant plus qu'il est plus grand, sur-tout lorsqu'il descend de sa tour d'ivoire dans notre vallée de misé-res et de larmes pour se mêler à la « bataille de la vie »... On peut, et il faut combattre, le cas échéant, les idées et l'influence possible de Tolstoy philosophe, de Tolstoy propagandiste se mettant en travers du mouvement libérateur ou le desservant... Mais le couvrir de boue et d'injures, lui, le plus grand écrivain de notre pays et de notre temps, même s'il s'est survécu et se trompe en se croyant aussi grand et également compétent dans les domaines autres que les Lettres — quelle preuve d'inconscience, de manque de culture et d'ignorance... Mais passons : j'en ai assez dit.

Consolons-nous, en revanche, avec les petites manifestations — iso-lées il est vrai, — de gratitude, de noblesse et de tolérance de la part des poètes tels que Tchioumina, dont je parle plus loin, de littéra-teurs tels que Jablonovsky, Khiriakoff, Sakmaroff, Rosanoff, Izmaïloff, etc., qui consacrèrent de belles poésies et études à la gloire de Tolstoy dans *l'Hebdomadaire Illustré*, le *Tovarichtch*, le *Novoïe Slovo*, etc.

De toutes ces études j'en citerai une très originale et très documen-

taire, due à la plume de mon érudit confrère N. Bernstein, et intitulée : *L. Tolstoy et la Musique*. M. Bernstein commence son étude par un résumé succinct, mais très substantiel; des idées d'ailleurs connues de Tolstoy sur l'art en général et sur la musique en particulier. Tolstoy, qui détrône Shakespeare, l'avait déjà fait pour Schumann, Liszt, Wagner, Berlioz et surtout Beethoven.

M. Bernstein a l'air d'excuser la méconnaissance du grand Beethoven par le grand Tolstoy en citant maints grands virtuoses et critiques qui ne reconnaissaient pas, eux non plus, le génie de Beethoven, ce philosophe musical allemand, comme l'appelle M. Bernstein. M. Bernstein, critique et écrivain toujours sagace, ne commet-il pas une faute dans ce rapprochement entre des critiques qui diminuaient Beethoven, comme auteur, comme compositeur, et Tolstoy qui combat Beethoven par principe ? Mais consolons-nous de cette erreur de M. Bernstein, si erreur il y a, car il cite aussi parmi les détracteurs de Beethoven notre compositeur, feu Tchaïkovsky, ce qui lui permet de consacrer quelques pages brillantes aux relations de Tolstoy et de Tchaïkovsky. Tchaïkovsky et Tolstoy firent connaissance en 1876, et ce fut Tolstoy qui avait cherché à entrer en relations avec Tchaïkovsky et qui tint, dans la suite, à l'amitié de ce dernier.

Après la première poignée de main, raconte Tchaïkovsky, Tolstoy me dit : *Je veux me lier avec vous plus étroitement, je veux causer avec vous musique*. Et il se mit séance tenante à m'exposer ses vues musicales. D'après lui, Beethoven est dénué de tout don. Ce fut le début. Ainsi le grand écrivain, le connaisseur de tous les cœurs, commença par dire, d'un ton d'assurance absolue, une bêtise injurieuse pour un musicien. Je me mis à discuter. J'aurais dû lui faire la morale. Au lieu de cela je fis violence à mes souffrances et me donnai l'air sérieux... Il vint dans la suite à plusieurs reprises chez moi. J'acquis la conviction que Tolstoy est un homme quelque peu paradoxal, mais droit, bon, et, à sa manière, même sensible à la musique.

A en juger par son journal, Tchaïkovsky ne tenait pas beaucoup à continuer ses rapports avec Tolstoy, même après que celui-ci lui eut donné une preuve éclatante de son admiration pour le virtuose russe :

« Jamais peut-être de ma vie, raconte Tchaïkovsky, je n'ai été autant flatté et touché dans mon amour-propre d'auteur que lorsque Tolstoy, assis à côté de moi, fondit en larmes » en écoutant l'andante du *quatuor en ré majeur* de Tchaïkovsky.

Cependant le compositeur cessa bientôt toutes relations avec Tolstoy, étant en désaccord complet avec lui sur les questions de musique. Il trouvait chez Tolstoy un trait qui n'est pas du tout propre aux grands hommes : « abaisser un génie universellement reconnu à son propre *manque d'entendement* est, en effet, le propre d'hommes bornés ». Cette *froideur* de Tchaïkovsky pour Tolstoy ne l'em-

pêcha pas cependant, bientôt après l'apparition de *la Mort de Piotr Iliytch*, de Tolstoy, de proclamer celui-ci « le plus grand de tous les artistes écrivains qui aient jamais existé. Lui seul permet à un Russe de ne point baisser la tête lorsque devant lui on dresse la liste de tout ce que l'Europe a donné de grand au monde. Et le patriottisme ne joue aucun rôle dans ma conviction de la valeur infinie, presque divine, de Tolstoy».

Et Tchaïkovsky écrit au grand duc Constantin, poète et président de l'Académie Impériale, pour lui communiquer les fortes émotions qu'évoque en lui la lecture de certaines pages de Tolstoy. Ici je cite une observation intéressante de Tchaïkovsky :

Tolstoy contemple les hommes qu'il peint d'une telle hauteur que ces hommes lui paraissent de pauvres pygmées nuls et misérables, aigris dans leur aveuglement, sans but et inutilement hostiles les uns aux autres, — et il en a pitié. Chez Tolstoy il n'y a jamais de malfaiteurs ; tous ses personnages lui sont chers et dignes de compassion ; tous leurs actes sont le résultat de leur esprit borné, de leur égoïsme naïf, de leur impuissance et de leur nullité. C'est pourquoi il ne punit jamais ses héros de leurs méfaits, comme le fait Dickens (que j'aime aussi beaucoup) ; au reste, il ne peint jamais de malfaiteurs absous, mais seulement des hommes aveuglés. Son humanisme est finiment plus haut et plus large que l'humanitarisme sentimental de Dickens et s'élève presque à la hauteur de la définition de la méchanceté humaine exprimée dans les paroles du Christ : « Car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Tchaïkovsky a même été un certain temps sous l'influence de Tolstoy et voulait renoncer à écrire des opéras (vers 1883), mais bientôt après il revint et en écrivit quatre : *Mazeppa*, *l'Enchanteresse* (1887), *la Dame de Pique* (1890), *Jolanta* (1892). Tchaïkovsky exprima un jour le regret que le « bavard génial » (comme il appela un jour Tolstoy) n'ait jamais parlé art : il mourut, en effet, quatre ans avant 1897, date de l'apparition de *Qu'est-ce que l'Art?* de Tolstoy. Et ce qui l'aurait douloureusement surpris et ce qui ne nous étonne nullement — après ce que nous venons de dire — c'est que Tolstoy ne mentionne même pas le nom de Tchaïkovsky.

La place nous manque pour que nous suivions plus longtemps l'étude de M. Bernstein et surtout ses citations des œuvres de Tolstoy, pour montrer quelle part importante la musique occupe dans la pensée et dans les écrits du grand écrivain, musicien et accompagnateur accompli lui-même. M. Bernstein rappelle aussi le programme des leçons de musique qu'il a introduites dans l'enseignement de son école, à Iasnaïa Poliana...

Tout l'exposé de M. Bernstein est fort curieux et présente un essai très ingénieux de résumer la conception de Tolstoy en matière de musique. Mais je ne trouve pas que M. Bernstein soit dans ses conclu-

sions tout à fait fidèle à ses prémisses et à tout l'ensemble de son étude, lorsqu'il dit que l'« avis du penseur de *Iasnaja Poliana* » est que « la musique doit avant tout satisfaire aux exigences de l'art de la vie quotidienne du peuple et que :

« Prenant en considération que *le domaine de la musique commence justement là où finit le pouvoir de la parole*, l'avis de Tolstoï ne se trouve pas dépourvu de tout fondement. Sa théorie elle-même, d'après laquelle « la tâche de l'art consiste précisément à rendre compréhensible et accessible ce qui pouvait être incompréhensible et inaccessible sous forme de pensées ».

En est-il vraiment ainsi après le traité sur l'Art de Tolstoï et après le mépris qu'il a exprimé à Tchaïkovsky sur le « genre Beethoven — Schuhmann — Berlioz » ? Je me permets d'en douter.

§

Presque en même temps que le jubilé de Tolstoï, nous avons fêté ici avec beaucoup d'entrain, de plaisir et de solennité, le 25^e anniversaire littéraire d'une femme charmante, d'un poète exquis et de grand talent, **M^{me} Olga Nicolaievna Tchioumina-Mikhailova**. Vu que M^{me} Tchioumina relève d'une grave maladie, la solennité eut lieu chez elle, le 16 octobre. Ce ne fut qu'un défilé ininterrompu de délégués des sociétés littéraires, d'écrivains, d'amis qui apportaient des fleurs, et les félicitations des camarades, des rédactions de journaux, etc.

« Vieux » et « jeunes », toutes les coteries, toutes les « écoles » furent unanimes et confondirent leurs éloges à l'adresse de celle que les artistes *purs* aussi bien que les poètes et écrivains à tendance sociale reconnaissent comme des leurs.

Ayant commencé il y a un quart de siècle par des nouvelles et des poésies d'art pur, M^{me} Tchioumina a peu à peu élargi son horizon et est devenue un grand poète dans le vrai et large sens du mot. Après les chants de tristesse des années 80 et 90 du siècle dernier, lorsqu'elle priait : « Oh, mon Dieu ! Entends mes prières, oh, ne nous laisse pas, abandonnés, nous endormir ! » elle s'élève jusqu'aux grandes espérances en la vie, en la victoire de cet idéal qu'elle craignait inaccessible aux hommes.

Plusieurs volumes de poésies originales, des traductions remarquables de la *Divine Comédie* et du *Paradis Perdu* ainsi que d'œuvres de Victor Hugo, de Byron, de Heredia, de Richepin, de Tennyson, de Walter Scott, de Verlaine, de Rodenbach, etc., sont là pour témoigner de l'œuvre et du talent de M^{me} Tchioumina que l'Académie Impériale elle-même a plusieurs fois couronnée de ses prix, la dernière fois — attention délicate et aimable — le jour même de la fête jubilaire. Mais le plus grand honneur pour le poète ce fut tout